

The big European mess on migrants

de Michail Schwartz



suite page 2

Éditorial

D'autres rives, d'autres parts

de Mario Ranieri
Martinotti

« Arrivée, départ. » Arriver c'est atteindre une autre rive. Mais avant de toucher terre, il faut savoir nager. Partir c'est se départir de quelque chose, c'est quitter pour acquiescer. Bref, partis nous ne serons que si de nous-mêmes une partie se sera détachée. Le flux sans frein de la vie prend source dans ces deux mouvements : arrivée et départ. Car la vie est mouvement, elle est lutte dans la mort comme dans la naissance. Tout arrive avant que tout parte : les objets, les pensées, les êtres. Tout passe, circule, tout laisse place au nouveau. Cela vaut surtout pour les hommes qui sont nés libres et qui devraient le demeurer au lieu « d'être partout en fers ». La liberté devrait se traduire immédiatement dans l'espace et sans distinction. Il serait absurde de vouloir retenir les hommes entre des lignes, qu'ils arrivent ou qu'ils partent.

Dans ce numéro, nous dénonçons une inégalité frappante. Si certains peuvent s'établir sans contrainte à peu près où ils le souhaitent, pour d'autres quelques centaines de kilomètres, au sein de celle qui depuis les Romains est « Notre Mer » à tous, impliquent la mort. Nous dénonçons l'hypocrisie des pays occidentaux qui clament en grande pompe les libertés et les droits fondamentaux mais qui ferment leurs frontières, et leurs yeux aussi, face à ce qui a lieu à l'extérieur. Nos journalistes affrontent la question tant actuelle de l'immigration ; question éminemment politique mais que les politiques délaissent ou emploient avec démagogie. Ressortent alors les problématiques liées à l'identité et l'intégration.

Le discours sur l'arrivée et le départ vaut également pour tous les nouveaux étudiants qui se rendent pour la première fois au 27 Rue Saint Guillaume. Sciences Po n'est pas un point d'arrivée, gardez cela en tête ! Vous n'êtes pas des parvenus, ne vous reposez pas sur de faux lauriers ! Si Sciences Po sonne pour vous un certain départ vers qui sait quel horizon, il s'agit pour l'instant d'un point de passage. Saisissez tout son miel, tout son savoir avant de le quitter, mais gardez toutefois le recul nécessaire pour ne pas en ingérer le poison. Il est important de ne pas se limiter à ce qu'on vous y apprend et de lire aussi ailleurs et d'ailleurs : ne vous faites pas orienter aveuglément par le monde académique. Les professeurs ont leurs positions : parcourez toutes les autres. Les programmes excluent des thématiques d'actualité cruciales. L'an dernier pour les 1A ce fut le cas de l'immigration.

Afin de compenser certains des manquements inévitables de la maison, un réseau dense d'associations et de journaux existe. *La Gazelle* est l'unique interuniversitaire et bilingue sortant mensuellement sur papier à Paris. Participative et ouverte à tous, *La Gazelle* est ainsi votre journal. Celle-ci ne cesse d'arriver et de partir entre Sciences Po et Paris-Sorbonne, deux universités aux caractères certes différents quoique complémentaires. *La Gazelle* saute de l'une à l'autre dans une effervescence d'idées neuves dont vous êtes les protagonistes. Elle circule de main en main dans un feuillettement continu. Elle ne peut donc que vous souhaiter la bienvenue, vous inviter à partager vos opinions et d'espérer que vous galoperez à toute vitesse sur ses hanches.

Voyage en terre pénitentiaire

de Morgann Barbara Pernot

Vite ! On arrive. À peine arrivé, on doit déjà repartir. Arrivée, départ, même routine. Les paysages défilent par la fenêtre du train. Dans une direction, dans l'autre. Les champs défilent à la même vitesse. Vite !

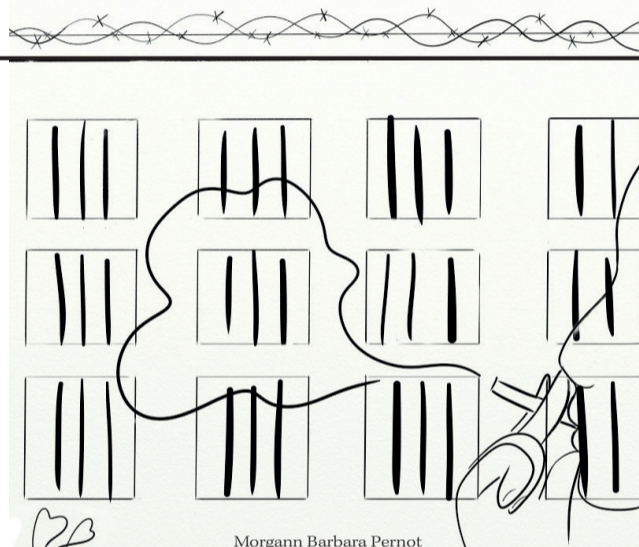
On ne se rend plus compte de ces arrivées et de ces départs. Jusqu'au jour où. Arrivée non anodine, arrivée sans départ prévu. Un aller

simple comme on n'en fait plus. Et une fois arrivé, on a tout le temps de penser au départ, d'en rêver.

Le temps ! Oui, c'est ce qui est différent là-bas. Là-bas, la vie ne défile pas. Là-bas, avec le train, le temps s'est arrêté. S'il y avait des fenêtres, on verrait la vie à l'extérieur. Mais il n'y en a pas.

Et puis, on doit laisser sa montre à l'entrée.

suite pages 6-7



2016, the end of the American Dream?

de Sydney Heersink



Donald Trump

Take a second, just one second out of your day, and imagine with me. It is December 1898 and you are standing on the gangplank of the largest ship you have ever seen. In front of you stretches and stretches of towering brick buildings, strong and unwelcoming. But just beyond that you find hope. The coast line that seems to call out to you from far away. It has been years that you have imagined yourself here, and it feels too good to be true. A strange mixture of tension and excitement bounces off the walls of the ship. It is so palpable you feel you could almost reach out and touch it. The life you've always dreamed of is here.

suite pages 3-4

Sciences Peaux

de Lucie Truchetet

C'est encore une histoire de peaux. Mais ici, la couleur n'importe pas. De pot aussi, ce hasard chanceux dont nous a tous parlé Frédéric Mion lors de la leçon inaugurale. Mais ça, c'est pour plus tard. Concentrons-nous d'abord sur les peaux. La première est celle du fringant lycéen, fraîchement admis, communément appelé « OA » (élève qui n'est pas encore admis à Sciences Po ou qui vient juste de l'être, ndr). Une peau heureuse, couverte d'illusions, sans encore de déceptions. Dès les résultats d'admission, les OA revêtent la peau de première année...

suite pages 6-7

Le sens du voyageur

de Thomas Lefebvre

Voyager est considéré comme une étape nécessaire à la formation d'une personnalité. L'enrichissement offert par la rencontre d'un autre espace, de nouvelles habitudes, voire d'une autre culture semble être une mise à distance du mode de vie inculqué, une ouverture d'esprit qui permet à chaque voyageur de se découvrir. Mais si ce caractère initiatique hérité du « Grand Tour » qu'effectuaient...

suite page 4

Liszt déraciné

d'Étienne Rabotin

Longtemps j'ai refusé d'écouter Liszt. Il était trop pompeux peut-être, trop compliqué, trop austère, trop virtuose pour être honnête. Le virtuose était pour moi celui qui compensait le vide de son écriture par le brillant de son jeu ; je haïssais Paganini. Mais Liszt est au piano bien plus que ce que Paganini est au violon, il porte l'âme de son instrument quand Paganini est un enfant prodige du sien...

suite page 8

Que suis-je devenu ?

de Louis Barchon

« Pour bien arriver, écrit Jules Renard, il faut d'abord arriver soi-même, puis que les autres n'arrivent pas. » Arriver, c'est partir de quelque part. L'arriviste, c'est celui qui part bien souvent avec un temps de retard, mais use de tous les stratagèmes pour dépasser ses concurrents, rejetant le fair-play et les autres règles qui le contraignent dans sa quête du pouvoir. Ce retard, c'est ce qui le motive. À la source du départ dans la course de l'ambition, nous avons...

suite page 8

The big European mess on migrants

An overview of Schengen, Dublin and Ventimiglia



Troubled times for Europe. Besides the Greek bailout and the probable "Brexit" referendum planned for next year, another issue is challenging the unity of the European Union: that of the massive amount of migrants seeking asylum within our continent.

Caught unprepared to face such a slippery situation, national governments have so far struggled to effectively deal with it, playing the embarrassing game of passing the buck to one another, undermining Europe's integrity and credibility. The most resounding episode is dated last June, when the French government was accused by its Italian counterpart of systematically forcing away migrants coming from Italy at the borders of Ventimiglia. At the same time, France accused Italy of disrespecting its commitment on management of the flux of migrants, as stated by the treaties. All this while populist and xenophobic parties exploit this European *impasse* in order to increase their popularity.

« Brexit, another issue for the European unity »

The origin of this sticky case is threefold and lays its roots in the nationalistic conception of the issue, which has led to a series of wrong answers.

First of all, we need to disentangle the question linked to the recognition of the refugees. According to the Dublin Regulation, (among other criteria) the member state in charge of examining the request for the *status* of refugees is the first country where the migrants arrive. This regulation is badly conceived as it charges the Mediterranean states with a heavy burden, with the risk of increasing resentment between northern and southern states.

Secondly, the question linked to the free movement of the migrants. According to the Schengen treaty, only those who own the *status* of refugee can freely circulate among the 28 member states, just as every European citizen. At the same time, still according to the Schengen treaty, member states commit to avoid any sort of systematic control at the borders, in order to facilitate to the free circulation of persons. This is the case for France, who is accused to have set up systematic police blocks at the border with Italy in order to stop the mass of illegal migrants transiting every day.

And here we get to the third point, which concerns Italy and its absolute inefficiency in managing the flux of migrants. Even though, as already said, the burden is probably too heavy, it is crystal clear how Italy has done very little in order to set up an efficient and functioning system of reception and identification migrants, as the European rules would impose.

« We need a new conception of Europe. »

This mix of national and European fault and negligence obviously brought to a sort of paralysis in the response to the crisis. A situation in which everyone blames the others and everybody together (as usual) blames the EU.

Instead what would be needed is a European conception of the issue. As long as we won't understand how the problem of migrants sees us all on the same boat, we won't be able to face it effectively. Only the pooling of national competences on immigration and the setting up of a European plan for the reception of migrants, under the direction of the European Commission can assure a strong and adequate answer to this pressing question.

Otherwise we will definitively open the field to populist and xenophobic factions, who will even more undermine the European structure, leading to the crumbling of the EU and the ultimate victory of egoistic national disputes.

Michail Schwartz

L'immigration virtuelle

Migration, identité, territoire

Ventimiglia/Vintimille : quelques centaines de migrants, comme des épaves sur les rochers. Poussés d'un côté, refoulés de l'autre, ce sont eux qui font exister une frontière qui depuis longtemps semblait archivée. Alors que les immigrés manquent souvent à l'Europe (force de travail, capital humain, cotisations de sécurité sociale), leur arrivée pose problème. Les débarquements sont impossibles à gérer, les centres de détention inhumains, l'identification difficile et la gestion politique impossible. De façon tautologique, le phénomène est problématique car en tout point il *pose problème*. Au vu des controverses diverses et variées, tentons de le définir.

Si l'on retire le terme *immigration*, il ne reste presque rien : des personnes, des travailleurs surtout, porteuses de valeurs, en voyage entre un pays et un autre. Contrairement aux idées reçues, je ne pense pas que le problème de l'immigration soit celui d'une certaine criminalité ou, comme les bonnes âmes nous l'expliqueront, de la peur de l'autre. Le problème de l'immigration est un problème d'identité.

« En vérité, l'immigration est nécessaire, bien que tous s'acharnent à ignorer ce fait. »

La question migratoire se greffe sur le lien entre identité, valeurs et territoire. La terre serait dépositaire extérieure de valeurs ; si nous les partageons, alors nous pourrions nous sentir légitimes d'exister quelque part. Parce qu'à la fin, quoi d'autre que le hasard nous fait posséder un lopin de terre, une région du monde, une patrie ?

Pavese écrivait, dans l'histoire du petit paysan piémontais retourné au pays après avoir fait fortune en Amérique : « *On cherche à mettre ses racines, de se faire terre et pays, afin que notre chair vaille et dure quelque chose de plus qu'un tour des saisons* ». On cherche à exister, en somme, et à faire d'un territoire le dépositaire de notre existence.

L'immigration, alors, nous met *en crise* : si des personnes porteuses d'autres valeurs sont présentes sur le territoire, le lien entre la terre et les valeurs est dissous. Quelle est alors ma légitimité à *habiter ce corps* ? Ma chair ne vaut-elle pas plus qu'un tour des saisons ? La question existentielle est maintenant accompagnée de l'angoisse.

L'expatriation, au contraire, s'opère comme un échange de fluides dans un même corps. Bien qu'il s'agisse à proprement parler d'immigration selon notre définition, celle-ci ne remet pas en cause une identité : elle est déplacement de force de tra-



vail, mais ces hommes sont caractérisés par une *communauté* de valeurs. Ils sont alors les bienvenus.

L'immigration est un problème car elle pose problème. En réalité, elle est nécessaire, mais tous s'acharnent à ignorer le fait. En Italie, les chiffres montrent nettement que le solde migratoire est parfaitement négatif (en 2014 : 92,000 immigrés pour 155,000 émigrés), que le solde de natalité maintient ses faibles pentes grâce à cette même immigration assurant la sauvegarde du *made in Italy* et d'une certaine balance du budget de l'État, par les contributions fiscales et aux fonds de sécurité sociale. Il faudrait accepter d'accueillir l'autre, en somme, pour se préserver soi ; la perspective demeure risquée.

La plus grande crainte est celle des ghettos : ces enclaves territoriales laissées à l'autre, où il peut s'enraciner, exister, lier le territoire à l'identité. *Alors que c'était chez nous, avant*. Voilà que le phénomène d'immigration s'apparente à la conquête.

La solution invoquée pour résoudre ce problème identitaire semble être l'intégration. Intégration, au sens de dissolution

The 2016 elections, the end of the American Dream?

Will the United States truly continue to be the land of freedom ?



Border between the United States (left) and Mexico (right)

During its tenure Ellis Island in New York welcomed more than 12 million immigrants in that very same situation. Arrived at the point of departure, the point of no return. They would either be admitted and embark on their next adventure, or they would be turned away forever. And since the very beginning of time this has been the story of America, the American dream. People from all different nationalities, congregating to create one body. One people. And one country. The melting pot of the world. Immigration is in fact built into the heart of America. Built into our DNA. The United States of America was once a country prepared to open its doors to anyone willing to invest in return. But today, this very core piece of our story has become lost. Instead we in engage in screaming matches and we yell across party lines, while the issue itself remains unresolved.

The time has come. We can no longer stand in the middle shouting insults about which direction needs to be taken, and the 2016 election will indeed be the deciding factor. Will the United States truly continue to be the land of the free? Or, will

we choose to be the land of the free for those who are deemed worthy enough ?

The constitution of the USA is quite frankly an amazing document, and one of the first of its kind. It was written with so much care and attention, careful to set up a the very foundation of day to day life. The sole purpose of the Constitution was to create a country for anyone, and the words themselves establish this premise. "Congress shall make no law respecting an establishment of religion, or prohibiting the free exercise thereof; or abridging the freedom of speech, or of the press; or the right of the people peaceably to assemble, and to petition the government for a redress of grievances." We were not established as a christian nation but instead a nation for those who were oppressed, hurting, and ready for a new life. But it was in the last fifty years that instead of respecting this tradition, that the American public has become fearful. Fearful of attacks, fearful of a repeat of September 11th- where we could again loose 3,000 of our very own. And angry. Angry that a generation of politicians have been able to shout at one another, making promises that they can't keep. It is this atmosphere that has opened the door for some of the audacious remarks we continue to hear in the run-up to this election.

“ People from all different nationalities, congregating to create one body. One people. And one country. ”

Presidential hopeful Donald Trump has not been shy in sharing his opinions with the world since his announcing his candidacy earlier this year. Time after time he has said monstrous things, made sweeping generalizations, asserted himself as a political god, and in all this time has done nothing except rise in the polls. He has done something exceptional, that no other candidate could do. He has used his "rough" style, and tapped into the fundamental anger that most Americans feel. This style



Hansson, Flykt fördrag

tions des forums de l'État islamique que les discours sécuritaires lient à l'immigration. L'autre, que je croyais mon semblable, conteste en fait mon identité, donc mon être, et sur mon territoire. Que faire ? Je doute que les politiques de surveillance actuelles puissent faire grand-chose, si ce n'est d'éviter les affrontements les plus violents, à savoir les attentats. Et encore... Certes, il est possible que l'État arrive à imposer son contrôle via son extension dans le champ virtuel. Mais ce ne serait que l'extension du domaine de la lutte, non la résolution du conflit.

Un nouvel espace se dessine, un territoire virtuel illimité, peu exploré. Il est investi de la fonction de récupérer l'identité. L'Europe, dans ses élans humanitaires, sauve des vies en Méditerranée, les accueille sur son territoire, et s'attend à une éternelle reconnaissance, la reconnaissance de ses valeurs. Une échappatoire, désormais, s'offre à l'immigré anciennement contraint à l'acquiescement : face à un territoire voulant étendre son emprise sur l'identité, il trouve sur internet un espace de récupération de soi. Cela, afin de reconstruire une identité, retrouver des valeurs, certes, mais aussi mettre en forme une identité *par la négative*, antagoniste au territoire.

« Face à un territoire voulant étendre son emprise sur l'identité, on trouve sur internet un espace de récupération de soi. »

Mais alors, un corps que je ne savais pas étranger est en moi. Trahis, nous préférons jouer contre nous-mêmes, renonçant aux citoyens dont nous avons tant besoin du point de vue économique, tant pour la croissance de notre sacrosaint PIB que pour le maintien de l'État social. Accueillir pourrait assurer notre survie, mais mieux vaut mourir seuls que mal entourés.

Ventimiglia/Vintimille : quelques centaines de migrants et le constat d'une identité en toute précarité, maintenant comme toujours, l'espoir étant celui d'avoir jeté un peu de lumière sur ce qui a longtemps été défini à tort comme une menace de l'autre, alors que la peur est en fait simplement celle de nous voir soustraire l'enracinement illusoire de notre identité.

Maud Barret Berteloni

« L'identité a elle-même migré. Scindée entre réel et virtuel l'identité se dédouble. »

Mais un problème ultérieur se pose ces derniers temps. L'identité, suivant l'évolution des espaces virtuels, a elle-même *migré*. Scindée entre réel et virtuel (digitale certes, mais tout autant réelle, car ses conséquences sont bien tangibles), l'identité se dédouble. Celui qui semblait intégré, qui prétendait croire aux valeurs du territoire, peut maintenir une autre identité *en ligne*. C'est là le problème actuel avec les radicalisa-

spends lots of time promising to "make America great again" and little time explaining how. His solution for immigration? Build a large wall then round up immigrants and force them to self deport. When I asked a varied group of people their response to this statement it was almost unanimous. The United States of America is not 1930's Germany, nor should we allow Mr. Trump to become the next Hitler.

Just like most countries, the media in the United States plays a large part in directing the national conversation. Unfortunately in the United States this has also contributed to a large number of misconceptions concerning illegal immigrants and their impact on the country itself. When we really examine the numbers they are as such. Illegal immigrants are not the drain on the system that they are made out to be. Any undocumented worker does not in any case qualify for welfare or public benefits and 9 times out of 10 pays just as many taxes as you and I. Secondly, if Mr. Trump succeeds in gaining the presidency, there is no guarantee that the 12 million jobs he would take by deporting all illegal immigrants could be filled with Americans. Even if those 12 million people were expelled the economy would lose entrepreneurs, taxpayers, and also consumers. In short, as a people we would lose jobs, not gain them.

In terms of following the letter of the law a mass exportation of workers would amount to zero results. Under US federal law today there are little to no options for immigrants to enter the country legally. The few options that exist include extreme wait times, and fees that are simply not possible. If we as a country decide to ignore this issue, or worse yet elect someone who will handle it distastefully, we have 12 million lives on our shoulders. 12 million people with no where to live, no prospects, and worst of all no hope. Is this real-

ly what the American dream has become?

Happily, this is not our only alternative. In today's climate there will simply not be a candidate that advocates free immigration for everyone. However, there are candidates who understand that fixing the problem has to be more than just shoving people across the borders. Candidates like Mr. Bernie Sanders who has asserted time and time again that we must bring the illegal immigrants out of the shadows and offer them a legitimate path to citizenship. Even more than that Mr. Sanders understands that these illegal immigrants are people just like you and me. He understands that no one benefits from the exploitation ni the deportation of these people. By electing Mr. Sanders we can make the next departure a happy one. As a country we can finally decide to move on from the shouting matches and write the next chapter in our history.

I have never, nor will I ever assert that the United States of America is the greatest country in the world. However, what I can say with complete confidence is that over the course of history we have shown the world time and time again the greatest strength of being human. This strength is without a doubt the ability to take the impossible and make it possible. We put men on the moon, aspired to excellence, and made technological advances never seen before.

The 2016 election presents a great opportunity. It is indeed an opportunity to take back the American dream and make it accessible to everyone. So my friends I will leave you with this final thought from Robert Frost. "Two roads diverged in a wood and I, I took the one less traveled by, and that has made all the difference."

Which road will you choose?

Sydney Heersink

Désintégrer les prisons identitaires

Multiculturalisme contre République

Certains sujets en France à l'instar de l'immigration cristallisent, à leur simple évocation, de nombreuses tensions qui travaillent notre société. Ainsi, s'interroger et débattre de politique migratoire équivaut le plus souvent à ouvrir une boîte de Pandore idéologique d'où s'échappent furieusement moralistes et opportunistes, aveugles et démagogues.

Pourtant, le péril incarné par les forcenés de la globalisation, qui considèrent les hommes comme des monades hors-sol, ainsi que l'intensification des replis communautaires rendent plus que jamais primordial le débat en la matière. Aborder le thème de l'immigration implique avant tout de s'intéresser à son corollaire : l'intégration. Le modèle républicain d'intégration nous rappelle qu'il ne suffit pas de vivre sur un sol pour partager une vision du monde et nous oblige à considérer la citoyenneté française dans le cadre d'une nation.

Dans son flamboyant discours du 11 mars 1882, Ernest Renan pose les bases de notre vision de la nation française. Celle-ci repose sur deux principes fondamentaux : la volonté perpétuelle de se construire un destin commun et la réception d'un héritage. On devient donc français non pas par le « sang » ou la « race » (conception allemande de la nation) mais bien par l'acceptation d'une culture dense, d'un mode de vie et d'un projet politique. On devient français parce que l'on veut se sentir héritier du moulin de Valmy, de la prose de Ronsard ou de l'« esprit du monde à cheval » incarné par Napoléon. L'adhésion à la nation française est en cela charnelle, historique, langagière et politique.

« L'adhésion à la nation française est charnelle, historique, langagière et politique. »

Cet universalisme républicain a permis depuis la Seconde Révolution industrielle à des vagues successives de nouveaux-venus et à leurs enfants de s'attacher à la nation française, via une intégration synonyme d'émancipation individuelle. Venus de Pologne, de Belgique, d'Italie, de notre empire colonial et de bien d'autres pays, ceux-ci avaient profité d'acteurs d'intégration puissants (école, armée, partis politiques) et appris à chérir une identité nationale qui se transformait en envie de devenir français. Le lien social était alors beaucoup plus fort, et notre République ne connaissait nul « territoire perdu » ; situation surprenante et enviable aujourd'hui alors que les fractures territoriales, ethniques et culturelles rongent notre pays avec une violence inégalée. La réussite de notre modèle se mesure aujourd'hui à travers l'existence d'une société multi-ethnique qui témoigne de sa capacité à intégrer l'autre d'une manière certes hautaine et parfois douloureuse mais égalitaire et juste en définitive. Des hommes et femmes illustres comme Max Gallo, François Cheng, Jeannette Bougrab ou Charles Aznavour apparaissent aujourd'hui comme des modèles d'in-

tégration. Qui pourrait aujourd'hui rêver d'un destin comme le leur ?

En effet, depuis les années 1980, le discours multiculturaliste des idéologues de la diversité s'est employé progressivement à détruire cette conception de la nation et ainsi à saper la paix sociale dont elle permettait de jouir. Ces gens-là, à travers leur obsession des racines, ont ainsi affirmé l'avènement de différentes cultures, souvent rivales, au sein d'une nation française supposée, à l'image de la République, « une et indivisible ». Au soir du 12 juillet 1998, Zidane, Karembeu et Thuram n'étaient plus regardés en tant que français mais bien comme algérien, kanak et guadeloupéen. On saluait le triomphe d'une équipe black-blanc-beure, expression que nos journalistes n'employaient bien sûr qu'en cas de victoire, signe de son hypocrisie latente. Pourtant, tous ces intellectuels surmédiatisés vantant avec ferveur les origines, surtout quand celles-ci étaient autres que françaises, sont devenus à leur insu les idiots utiles du racisme.

Des générations d'immigrés et leurs familles, exposées à cette doxa multiculturaliste ont en effet fini par ne plus se sentir françaises et se sont retrouvées enfermées dans des prisons identitaires dues à leurs origines. Ces obstacles ont empêché leur intégration et les ont malheureusement exposées à la haine de ceux qui voyaient en elles des gens d'une autre culture. Le livre dérangeant pour beaucoup mais ô combien intéressant, *Le puzzle de l'intégration* de l'essayiste Malika Sorel, l'explique parfaitement. Cette faille de l'intégration a pour conséquences funestes l'explosion des revendications communautaristes, à coup de lois mémorielles et d'entorses à la laïcité notamment. Le mouvement politique « Les indigènes de la République », mené notamment par la militante Rokhaya Diallo, illustre à merveille ce refus de faire cohabiter pacifiquement des individus d'origines et de couleurs différentes grâce à l'universalisme républicain. On pouvait notamment lire sur son site officiel cet appel d'une violence inouïe à la haine entre communautés : « *C'est dans le seul rapport de force racial, dans la seule confrontation avec le Pouvoir blanc, que nous pourrions réellement devenir ce que nous sommes déjà, le début de sa fin.* »

L'intégration nécessite l'arrachement aux prisons identitaires et aux fardeaux communautaristes. Alors que la France traverse une crise civilisationnelle d'une intensité sans doute jamais égalée, le rappeler est primordial. Au-delà des beaux discours, une action politique loin des compromis et des renoncements du présent doit véritablement être mise en œuvre. Pourtant, la destruction de notre école et de la notion de transmission par nos élites, la disparition des services publics de la « France périphérique » et les alliances d'une caste politicienne décidée à empêcher l'émergence de toute alternative nous rappellent tristement que l'avenir des notions de citoyenneté, de bien commun et en définitive de nation s'annonce bien sombre.

Joachim Imad

La Grèce, dérive du continent ?

De gauche à droite, la série de compromis va-t-elle compromettre l'Europe ?

Frédéric Lordon, à plusieurs reprises, a donné sa définition de la droite et de la gauche. À l'époque contemporaine, les deux sont en effet forcées d'avancer. Mais selon lui, la droite est ancrée dans des structures et avance sur un chemin déjà tracé, une sorte de ligne d'arrivée à l'horizon tant indépassable qu'inatteignable. À l'opposé, il pense que la gauche peut à tout moment décider de changer ces structures, ou encore estimer qu'elles sont arrivées au bout de leurs potentialités. Elle peut alors prendre un nouveau départ sans point d'arrivée défini, sinon celui d'entreprendre des actions qui débroussailleront progressivement sa voie.

Selon cette lecture, l'Union européenne était à l'origine de gauche. Sa création *ex nihilo* était un pari fou d'union et de convergence dans un monde scindé par la bipolarité. Mais 1989 marque un grand changement pour l'Union européenne et Maastricht qui entérinent ce changement en dessinant une ligne d'arrivée ne pouvant être remise en question. Rejoignant les théoriciens de la fin de l'Histoire, François Mitterrand et Helmut Kohl ont fait de l'Union européenne le cadre de ce que Kojève théorisait comme « l'alignement de toutes les provinces ». Les pays à la pointe de l'Histoire doivent amener les autres pays jusqu'à la ligne d'arrivée. Chargés de réunir tous les pays d'Europe pour la paix et la prospérité de tous, les dirigeants européens ont donc conçu l'euro. Il était alors inconcevable de voir un jour l'euro remis en question. En 1998, alors qu'un journaliste lui demandait quelles seraient les conséquences d'un nou-



Alexis Tsipras

veau Mai 68 pour la monnaie unique, Jean Claude Trichet s'offusquait : « Un nouveau 68 ? Mais c'est illégal ! ». L'Union européenne est soudain devenue de droite.

Puis la crise de 2008 est arrivée comme un sérieux coup d'arrêt pour l'extension du domaine de la paix. Les problèmes, qui se sont multipliés depuis, font dire à beaucoup de commentateurs que la monnaie unique est peut-être arrivée à bout de souffle. Mais pour nos dirigeants forcés de se rendre à l'évidence, ce n'est nullement le signe qu'il faut changer de trajectoire. De nouveaux traités, rendant la marge de manœuvre des États toujours plus étroite au nom même de leur sécurité, ont donc été signés après la crise. Les retardataires comme la Grèce doivent se presser pour atteindre l'arrivée.

Mais la seule ligne d'arrivée que la Grèce voie à l'horizon est celle de la faillite. Et les institutions européennes, en croyant l'aider, l'ont toujours poussée plus loin dans cette direction. La foi profonde des europhiles ne peut tolérer ne serait-ce que la possibilité de son échec. Or, la Grèce est progressivement devenue le symbole à la fois de l'échec de l'euro, de l'inexistence de l'horizon qu'il représente et d'une volonté qui s'empare de tous les pays européens (sans exception puisque même une partie de la jeunesse allemande a manifesté en faveur du « non »), de prendre un nouveau départ.

On a invoqué toutes sortes d'arguments économiques dans ce débat. Mais les économistes, en France notamment, se sont engagés dans un dialogue de sourds en se ren-

voyant coup pour coup. À chaque fois qu'un partisan de l'euro martelait qu'une sortie de la Grèce coûterait 650 euros par français, un économiste défenseur de la Grèce et d'une re-composition de la zone euro mettait en avant l'absurdité de ces chiffres, la complexité des emprunts grecs et le caractère incertain de notre économie. Mais l'économie et sa prétention à l'objectivité ne peuvent expliquer ce qui se jouait. La querelle autour du référendum grec a été éminemment politique et concernait toute l'Europe dont la Grèce a cristallisé les problèmes. Il s'agissait pour les partisans du « non » d'affirmer leur droit de prendre un nouveau départ avant même d'être arrivé, leur droit de faire sauter la boussole européenne pour relancer l'Histoire. Et il s'agissait pour les défenseurs de l'euro de rappeler que, plus que jamais, l'Europe était la seule voie empruntable. L'éternel conflit de la conservation et de la révolution.

La France, elle-même partagée entre ces deux positions, a eu, selon François Hollande, « l'audace » de dicter le compromis à l'Europe. Mais c'est avant tout le choix du surplace que nos dirigeants ont fait. Malgré sa signature, le nouvel accord a été unanimement rejeté puisqu'il ne résout aucun problème. Le réel a contredit la croyance en un avenir tourné vers l'arrivée au terminus europhile ; on a donc reporté le réel à une date ultérieure. Arrivée nulle part, l'Europe devra pourtant, un jour ou l'autre, accepter de basculer dans l'incertain et prendre un nouveau départ.

Ludovic Fillols

Le véritable voyageur ne va nulle part

Comment garder le sens du voyage à l'ère du tourisme de masse ?



Détail de *Voyageur au-dessus de la mer de nuages*, Caspar David Friedrich, 1817-1818

Mais si ce caractère initiatique hérité du « Grand Tour » qu'effectuaient les aristocrates au XVIIIe siècle pour parfaire leur éducation est un des fondements de la sortie de l'espace quotidien durant son temps libre, l'industrie touristique, développée avec la massification du phénomène du voyage depuis l'apparition des congés payés, semble privilégier à la découverte la notion de plaisir.

En effet, si nous allons encore à la rencontre d'un autre espace, l'organisation rationnelle de notre passage tend de plus en plus à nous priver d'un rapport direct et individuel avec le lieu étranger. L'appréciation en est balisée et tout est prédisposé pour une jouissance rapide. Ce voyageur-là sait à l'avance ce qu'il est venu chercher et son voyage ne laisse aucune place au hasard, suivant un parcours précis où chaque destination est programmée. Plus encore, les représentations idéalisées des singularités locales (sur les cartes postales ou dans les guides touristiques) sont désormais si importantes dans le choix d'une destination que le voyageur, déjà éduqué à la mise en scène du lieu, sait d'avance comment (sous quel angle, avec quel regard) il est supposé l'apprécier. Et les lieux en eux-mêmes sont aménagés (habitats déplacés, création de rampes d'accès

idéales...) selon les attentes du voyageur.

Quand aux résidences, elles tendent de plus en plus à reproduire le confort du domicile, rendant quasiment impossible toute forme de dépaysement et de rencontre de l'inconnu. Le confort tendrait même à devenir une spécialité qui surpasse l'intérêt du patrimoine ou du paysage : on retrouve désormais les infrastructures les plus modernes dans les lieux supposés les plus arides et les plus sauvages (comme les grands hôtels de la compagnie « Sun » dans les parcs naturels d'Afrique du Sud). Ces grands complexes hôteliers donnent vie à l'image stéréotypée du repos, la représentation imaginaire de la vie du « bon sauvage » profitant d'un climat tropical, de lieux calmes et aérés, recouverts d'une abondante flore exotique à proximité de cours d'eau paisibles ; parfait opposé de la vie du travailleur occidental vivant dans un milieu urbain surchargé où règne une conception rationnelle du temps. On voyage alors moins pour le fait de partir que pour supporter notre quotidien, pour faire prendre l'air un court instant à notre esprit gavé de ses charges routinières avant de lui faire reprendre la tâche qu'il a voulu fuir. On profite d'un Éden temporaire en faisant ce qui n'est pas concevable dans l'agitation de nos villes globales, à savoir ne rien faire. Le voyage n'est alors en rien un enrichissement, il ne permet pas un véritable renouvellement de notre perception du monde qui nous amènerait à nous connaître davantage, c'est une fausse rupture, l'illusion d'une coupure de la vie courante qui ne fait en réalité que nous y réhabiliter. En faisant du lieu de voyage le lieu où l'on ne fait rien, nous ne faisons que désigner la vie quotidienne comme unique espace où l'on peut être actifs.

Certes, le premier motif du voyage reste la plupart du temps en apparence la découverte d'un lieu unique pour ce qu'il représente comme expérience sensorielle ou connaissance d'un patrimoine historique. Mais là encore, le voyageur consomme plus le lieu qu'il ne vient à sa rencontre. Il se fixe comme objectif de conquérir un paysage, une couleur locale, un souvenir qu'il pourra sans cesse ru-

miner et utiliser comme un vécu à partager auprès de son cercle social. En prévoyant de façon rationnelle son départ comme son arrivée, le voyageur ne fait plus rien qui ne lui permette de rencontrer un inconnu. Il sait où il va, pour combien de temps, et ce qu'il vient y chercher.

Enfin, pour ce qui est de formes de voyage plus immersives comme la randonnée, l'alpinisme ou la voile, il n'y a pas non plus de véritable rencontre avec le lieu en tant que ce qui est visé lui est de nouveau extérieur. Le voyageur cherche alors une performance sportive *in situ* qui n'est pas fondamentalement différente de celle effectuée en salle de sport, en tant qu'elle vise avant tout le dépassement de ses limites physiques. Si la volonté d'expérimenter un certain espace y est tout de même présente, cette expérience sera toujours contrainte par le but de performance fixé au départ, ne laissant que peu de place à la surprise. Ce voyage a de nouveau une utilité sociale très ancrée dans notre quotidien et ne permet en rien de se découvrir.

Alors y a-t-il un voyage qui puisse nous permettre une évasion assez intense pour nous faire découvrir notre propre route, nous faire comprendre davantage qui nous sommes et observer librement des désirs enfouis qui ne s'expriment pas dans le quotidien ?

« Le voyageur ne fait plus rien qui ne lui permette de rencontrer un inconnu. »

Dans le premier tome de *Humain trop Humain*, Nietzsche expose une conception singulière du voyageur (voir article 638 du chapitre « L'Homme avec lui-même »). Celui-ci est considéré comme étant le seul à posséder un esprit libre, mais à condition qu'il ne se fixe aucune destination, qu'il soit perpétuellement sur le départ, continuellement à la recherche d'une nouvelle route. À l'inverse de l'image de la quête, du chemin unique pour un accomplissement divin, tel qu'on peut le

trouver dans la légende du Saint Graal, le véritable voyageur est celui qui est ouvert à tout ce qui peut s'offrir à lui sur son chemin, attentif à toutes ses surprises, ne trouvant son plaisir que « dans le changement et le passage ». On se figure alors davantage un vagabond qu'un touriste, même si ce n'est littéralement, c'est cet esprit d'errance qui fait le fondement du voyageur selon Nietzsche. Se confronter à toutes les rencontres faites sur la route peut sembler dangereux, et condamnerait le voyageur à une vie instable, sans la moindre certitude, ne pouvant jamais trouver le repos là où il se rend. Nietzsche l'admet, celui-ci sera toujours en proie aux voleurs, aux mauvais vents, aux lieux stériles et ne pourra jamais trouver le repos ; mais l'auteur précise que si ce voyageur se confronte aux habitants des villes dans leur quotidien, il verra que tous les dangers ne sont rien en comparaison de « la fourberie, l'insécurité » qui se trouvent sur les visages des citadins. En effet, le voyageur qui ne se rend nulle part n'a, lui, rien à perdre, tandis que ceux qui sont assis sur leurs certitudes, possédant matériellement tout ce que l'on peut posséder, seront toujours dans la peur de ne pouvoir conserver ce qu'ils ont, et feront toujours preuve de méfiance devant ce qui leur est inconnu, ce qui représente toujours une menace. Seul un tel voyageur, toujours disponible, ne pensant jamais au futur, n'étant jamais dans la pensée de ce qu'il doit accomplir ou prendre soin de ne pas perdre, sera suffisamment ancré dans le présent pour découvrir les secrets des lieux qu'il découvre. Cette itinérance peut en de nombreux points faire penser aux auto-stoppeurs du mouvement « Beat » tels que les a décrits Jack Kerouac dans ses romans, qui suivent constamment leur intuition, sont toujours prêts à se rendre aux hasards de la route et à en saisir la moindre saveur. Mais le voyageur de Nietzsche est avant tout un état d'esprit pour tout homme qui refuse le simple utilitarisme dans le rapport aux choses et qui accepte de s'ouvrir à l'inconnu pour se dépasser.

Thomas Lefebvre

Le génocide des langues régionales

A-t-on jamais rêvé d'une République vernaculaire ?

La question des langues régionales fait un retour discret dans l'actualité. François Hollande a en effet demandé à Christiane Taubira d'élaborer un projet de loi permettant la ratification de la Charte européenne des langues minoritaires et régionales. Une telle ratification est obligatoire pour tous les pays candidats à l'entrée dans l'Union européenne, mais nécessite en France une modification de la Constitution. Au passage, ce projet remet au goût du jour une problématique passionnée : les langues régionales sont-elles une menace pour l'unité du pays ? Ou, posée autrement, leurs locuteurs sont-ils des indépendantistes sans foi ni loi rêvant de faire imploser la République ?

« C'est le modèle d'intégration de la France qui est en cause. »

Pour Nicolas Sarkozy comme pour le Front national, la réponse va de soi. L'ancien président a un jour affirmé qu'« on ne peut pas prétendre aimer la France et vouloir la ratification de la Charte [européenne...] ». Marion Maréchal le Pen et Gilbert Collard, dans un communiqué commun, avaient quant à eux déclaré à propos de la charte qu'« il s'agit d'un texte susceptible de menacer l'unité de la France et l'assimilation républicaine ». Ces (ex)-élus sont parmi les plus fervents défenseurs de l'équation « un pays est égal à une langue ». Pourtant, celle-ci fait office d'exception dans le monde. L'Inde compte vingt-deux langues officielles, la Belgique quatre, l'espagnol a un statut de co-officialité avec le basque et le catalan dans ces régions autonomes. Peut-on

pour autant affirmer que la France est un pays plus fort, plus vrai que l'Inde ou l'Espagne ? Les Français formeraient un « peuple » parce qu'ils ont une seule et unique langue commune, et pas les Belges ?

En fait, c'est la notion française de « peuple » qui pose problème. La langue française, base de l'identité nationale, n'est rien d'autre qu'« une langue régionale qui a réussi » selon le célèbre linguiste Claude Hagège. En tant que langue du pouvoir, elle a acquis de l'importance et a été imposée à l'ensemble des Français sous la IIIe République. Interdiction des idiomes régionaux à l'école, humiliations, communication impossible entre deux générations ne partageant plus la même langue : la violence psychologique de cette assimilation à marche forcée a été étudiée, documentée et attestée. Selon certaines études, le fort taux d'alcoolisme en Bretagne dans les années 1970 serait ainsi lié au traumatisme collectif de l'abandon du breton dans la première moitié du XXe siècle. Évoquer le « peuple français » uni autour d'une langue commune est donc une chimère, une réécriture politique de l'histoire, bien que cette idée soit devenue la seule recevable. L'article 2 de la Constitution l'officialise : « la langue de la République est le



français ». Un Français bascophone ne pourrait donc pas être républicain ? Un francophone ne pourrait pas être monarchiste ?

Par opposition, les langues régionales et leurs locuteurs sont donc perçus comme une menace pour la République. Mais les personnes issues de l'immigration qui tiennent à conserver leur langue et leurs traditions le sont aussi. Elles sont, dans le meilleur des cas, accusées de mauvaise volonté ; dans le pire, d'être communautaristes ou

des agents infiltrés au service de toutes les filières djihadistes de la planète. Aucune concession n'est possible, aucun écart n'est toléré : pour être considéré comme Français et républicain, il faut oublier qu'on parle une langue qui puisse, selon certains politiciens, mettre en danger l'unité du pays.

Ainsi, au-delà de la problématique des langues régionales, c'est le modèle d'intégration de la France qui est en cause. Comment pourrait-on intégrer les populations venues d'ailleurs et permettre un vivre-ensemble durable, si le pays se sent menacé par ses propres cultures autochtones, pratiquées au quotidien par trois millions de Français ?

Les langues régionales ne sont pas un dan-

ger pour la République, elles peuvent même en être un élément fédérateur. Or, actuellement, elles sont davantage le signe d'un mal plus profond : une preuve que l'assimilation comme modèle d'intégration ne fonctionne pas.

En effet, considérer le français comme la base fondamentale de l'unité du pays, et les langues régionales et leurs locuteurs comme une menace pour la République (et donc la démocratie) est totalement absurde et dangereux. Cela revient à stigmatiser, sur les seuls critères de la langue et de la culture, plus de trois millions de Français de métropole et d'outre-mer, et à en pousser certains vers la haine d'une République qui se veut tolérante et ouverte à tous. Bien d'autres dangers viennent aujourd'hui la menacer : le terrorisme aveugle, l'abstentionnisme galopant, ou la montée du Front national. Désigner comme coupables de ses maux les kanaks et les ch'timis revient à se cacher derrière son doigt.

Ce pays a été capable de mobiliser une énergie folle pour mener une politique de génocide culturel envers les cultures millénaires existant sur son territoire. Il est grand temps qu'il la consacre à quelque chose de plus intelligent, comme préserver ce qu'il en reste, et se servir de ces forces vives pour réformer et adapter son modèle d'intégration. Néanmoins, une chose est sûre : si les cent soixante mille locuteurs du corse et les sept cents mille locuteurs du créole réunionnais peuvent mettre en danger l'unité du pays, alors celui-ci n'a probablement jamais existé.

Ninnog Louis

L'insoutenable gravité des corps

Arrivées et départs hasardeux : le casse-tête chinois des satellites



Détail d'un Autoportrait de Félix Nadar (1820-1910)

Gravity : Georges Clooney ne se doutait pas, qu'en fait de câbles de parachute, il était emmêlé dans l'imbroglio géopolitique qui sous-tend les enjeux du spatial.

Pour le lecteur lambda, le satellite a un point, ou plutôt un cercle, d'« arrivée » évident : son orbite finale. Sans se soucier des autres corps célestes, pour lesquels le principe est le même mais dont les objectifs diffèrent, les satellites se classent en trois grandes catégories, selon leur altitude (basse, moyenne ou haute) et prennent différentes formes. Par exemple, les satellites de télécommunication couvrent une région du globe en permanence de façon géosynchrone, en suivant le mouvement de la Terre.

Bien logiquement, son prochain « départ » c'est sa fin de vie, le moment, généralement anticipé, où il cesse de fonctionner.

Entre deux, c'est la vie opérationnelle du satellite.

La vérité, c'est que cette durée-là, la seule à laquelle on s'intéresse au fond, en tant que lecteur lambda, ou éventuellement en tant qu'investisseur aventureux, n'est pas précisément la plus pertinente, ni du point de vue de la durée, ni du point de vue des enjeux spatiaux. Il y a un avant et un après qui sont au moins aussi passionnants, et surtout abor-

dables à l'entendement du néophyte ingénu.

L'avant, c'est l'envoi du lanceur (qui dit : « fusée », sera fustigé), qui contient le ou les satellites ou « mission » depuis une base terrestre. S'il s'agit intuitivement d'un départ, c'est aussi l'aboutissement d'un long parcours : une phase de projet, politique, scientifique ou commercial, et de longues phases d'étude (faisabilité, définition préliminaire, réalisation...).

Prenons pour exemple le « Projet de satellite d'observation des vagues » commun entre la France et la Chine (CFOSAT). Pour la France, qui est un des leaders européens du spatial et port spatial de l'Europe, il s'agit de se proposer comme alternative aux États-Unis, dont les relations avec la Chine sont très tendues en matière technologique. Le point focal du conflit, c'est la norme *International Traffic in Arms Regulation* (ITAR), une liste de composants américains dits à usage dual (utilisable dans le civil et le militaire) qu'il est interdit de vendre aux pays sur liste noire, entre autres : l'Iran, la Corée du Nord... et la Chine. Celle-ci cherche à développer des partenariats dans le domaine spatial auprès d'autres puissances bien installées comme la Russie ou l'Europe, afin de se doter de technologies nécessaires à son ambitieux programme. Cependant elle se présente aussi, en concurrence avec l'Inde, comme le porte-voix des pays émergents, pour lesquels elle propulse des projets à forte portée symbolique. C'est le cas de la constellation *China-Brazil Earth Resources Satellite* (CBERS), en partenariat avec le Brésil, chargée notamment de suivre la déforestation en Amazonie.

Le projet d'un satellite d'observation marine franco-chinois est évoqué dès le début des années 2000. Néanmoins, la date ne cesse d'être repoussée et le lancement aura finalement lieu en juin 2018. Pourquoi ? Un surcoût provoqué par l'ITARisation inattendue – et pas nécessairement innocente – d'une composante nécessaire au projet, dont il a fallu envisager la production en France. Conséquence : l'accord est réévalué à plusieurs

millions d'euros supplémentaires, et certaines étapes sont délocalisées en Chine afin d'amoindrir les coûts.

On a donc, pour ce satellite, une phase antérieure au lancement d'une vingtaine d'années, contre une durée de vie nominale (la durée de fonctionnement estimée par les constructeurs) de quelques trois ans.

Passons maintenant à la vie dans l'au-delà du satellite, pourtant déjà hors de l'espace atmosphérique, pour une durée qui tend vers l'infini pour les orbites les plus lointaines. Spoutnik 1, le premier satellite en orbite autour de la Terre, se désintégra dans l'atmosphère en 1958 trois mois après son lancement ; il présentait pourtant plusieurs différences majeures avec son avatar de 2015.

Tout d'abord, il était seul. L'espace d'alors, qui a vu passer depuis plus de 5 500 satellites, était loin d'être surpeuplé, en 1957, de cadavres de ces mêmes satellites, de derniers étages de lanceurs et d'outils de maintenance perdus (image poétique de la clef à molette flottant dans le cosmos). La communauté internationale mettra dix ans à produire le premier « Traité de l'espace », qui concerne alors, dans les faits, un nombre restreint d'acteurs capables d'envoyer ou de faire envoyer des satellites dans l'espace circumterrestre, et *a fortiori* dans l'espace plus lointain. La question des débris spatiaux ne se posant pas encore, la descente de Spoutnik est contingente et non motivée par des considérations environnementales.

Ensuite, mis à part un « bip » laconique sur deux fréquences radio, le vénérable satellite soviétique n'est pas – si je puis dire – indispensable à la survie du monde libre. Contrairement aux satellites actuels, sa fin de vie ne représente pas de perte de données pour l'investisseur.

Et c'est là tout le dilemme actuel des satellites en fin de vie. D'une part, ils engendrent un risque de collision avec les satellites encore en fonction ou la Terre, et hypothétiquement les spationautes. D'autre part, on aura tendance à privilégier l'utilisation du car-

burant restant, très coûteux, à les exploiter, plutôt qu'à les faire revenir sur Terre de façon contrôlée. Si les directives internationales, sans force contraignante faute d'autorité indépendante chargée de les faire appliquer, préconisent la « règle du quart de siècle » : le satellite hors service doit déguerpir le plancher (ou plutôt le plafond) dans les 25 ans, la législation française de 2008 et qui s'applique *in extenso* à tous les objets propulsés depuis son territoire, est autrement plus stricte. Pour les orbites basses, le retour doit être prévu à la fin de la durée de vie nominale. Pour les orbites hautes, il s'agira de les envoyer sur une orbite dite « de rebut ». Cette législation, contraignante puisqu'elle invoque des coûts au développement et peut provoquer une perte de données, est possiblement dangereuse pour notre compétitivité. Du moins, elle le serait si le nombre d'États lanceurs n'était pas si restreint et si l'on n'était pas assuré du marché européen. La *Loi relative aux opérations spatiales* (LOS) intéresse en outre fortement les Chinois, qui pensent, en adoptant un texte comparable, faire preuve de bonne conduite et quitter la liste des pays boycottés par les États-Unis. Ce *green-washing* advient ironiquement après le test de missile anti-satellite du 11 janvier 2007 qui, en détruisant un de leurs satellites hors d'usage, a provoqué la dispersion de plus de 23 000 débris de plus d'un centimètre et leur a valu les foudres de la communauté internationale...

Ainsi que nous l'avons observé « en surface », le spatial est bien plus riche d'enjeux externes au scientifique qu'il n'y paraît, entretenir une sonde en orbite moins ardu que de l'y faire parvenir et surtout que de la redescendre (entière, n'en parlons pas). Si Voyager 1 (qui n'est plus un satellite *stricto sensu* depuis belle lurette) poursuit sa route dans les astres depuis trente-deux ans, dont deux hors du système solaire, les États, aux intérêts très terre à terre, en viennent à se compliquer d'eux-mêmes la tâche.

Lucie Sénéchal

Se retrouver

Travailler dans un musée ou comment réunir ses deux faces



© Roman Cadre

Par définition, l'étudiant est toujours fauché. Et comme il « faut gagner plus pour travailler plus » (toujours à la pointe en matière de citations), j'ai décidé de trouver un travail cet été. Et c'est ainsi que j'ai fini par faire de la « gestion de flux » comme l'agence qui m'a engagée me l'a si élégamment signifié (traduire par « indiquer aux visiteurs où sont les toilettes ») dans un hangar surchauffé. Non, je suis injustement cynique, car si vous voulez tout savoir, être employée dans une exposition me plaît vraiment.

« Tu n'attends pas. Tu te découvres enfin. »

Le premier matin, tout t'est inconnu ; mais le soir, tu quittes les membres de ton équipe par de grandes accolades. Tu salues la femme de ménage qui, alors même qu'elle ne t'a pas accordé un regard quand elle t'a croisée en civil, te fait des sourires entendus et t'appelle « ma chérie » une fois l'uniforme enfilé. L'agent de sécurité t'amène le café quand tu es en poste et prend même la peine de te proposer du sucre. Parce que tu es désormais des leurs. Unis dans l'adversité, comme on dit.

Sans relâche, je traque les visiteurs coriaces qui laissent le flash quand ils prennent une photo, je guette sans pitié le premier faux pas des enfants brailards qui gesticulent en frôlant sans cesse les œuvres. Parce que forcément, passer autant de temps à leurs côtés (oui, je parle des œuvres !), ça crée des liens. Je ne peux m'empêcher d'éprouver un sentiment d'indicible fierté à chaque fois que je croise une affiche de mes expositions dans le métro, de mes petites protégées. Critiques et attaques envers elles me blessent et je prends ardemment leur défense. De là provient peut-être le cercle vicieux : comment le visiteur peut-il faire la différence entre l'exposition et ses employés, si eux-mêmes n'arrivent plus à s'en différencier ?

« Ils te croient perroquet bruyant, coquille vide. »

Contre vents et marées, seule face à eux, tu te fraies un chemin dans la jungle des badauds pressés et sous tension qui se retrouvent pris dans une quête insatiable. Se hisser au plus près du Graal. Photographier l'œuvre sous le bon angle, photographier, photographier, encore et encore pour ne rien oublier, pour prouver qu'on y était, cela fait si bien dans la conversation. Tu as besoin d'eux, bien sûr, mais au fond, tout au fond de toi, tu ne peux t'empêcher d'éprouver du dédain pour eux. Ce ne sont que des visages qui se

détachent du flux de profanes quand tu t'adresses à eux pour y replonger immédiatement, submergés par d'autres visages, fruits d'une foule qui avance, ondule, se régénère. Ils forment « les gens », ceux que tu attends désespérément pour augmenter les statistiques. Ils ne sont qu'un outil, qu'une occasion d'abreuver l'échange d'anecdotes croustillantes avec tes collègues. Tu leur souris, tu leur dis « bonjour », « merci beaucoup », « au revoir ». Parfois, ils restent un peu plus longtemps en surface. Car leurs remarques, positives ou négatives, résonnent en toi et sont autant de péripéties à récolter dans ta journée. Elles sont des trophées qu'on se ressasse et qui font passer la journée plus vite, qu'on brandit et qu'on narre avec force détails et gestes pour provoquer les rires ou les cris faussement effarés de ses collègues, selon un rituel bien huilé. Et puis, tu collectionnes les « bon courage ». Son propriétaire les a depuis longtemps oubliés que tu les savoures encore ; tu les retournes, tu en fais des perles à rouler sous ta langue. Elles te rassurent, face à l'agressivité d'autres visiteurs – que dis-je, envahisseurs – persuadés que ton QI est à l'image du mouvement répétitif de la zapette qui sert à valider les tickets, que tu manies, il est vrai, à la perfection.

Ils te croient perroquet bruyant, mouche au bourdonnement obstiné, masse amorphe, coquille vide. Mais ils se trompent. Car au milieu des effluves de sueurs, des respirations rauques, des bruissements des conversations, toi, tu apprends. Tu apprends à voir. À faire attention à la mimique du David des temps modernes face à son Goliath, l'écran interactif (ou serait-ce le contraire ?) ; à observer les astuces des parents qui tentent tant bien que mal de dompter leur progéniture ; à reconstituer la généalogie des visiteurs venus en meute. Tu apprends aussi à t'ennuyer, à apprivoiser le temps et à te perdre dans tes pensées qui n'en finissent plus. Mais surtout, tu n'attends pas. Tu te découvres enfin.

« Elle est le décor et l'envers du décor, le visiteur et l'employé. »

Tu es « la dame qui regarde », « le monsieur qui fait les gros yeux », ultime recours des parents dont les enfants sont en voie de perte. Tu es « elle ». « Elle », cette personne en noir qui passe et repasse, se faufilant entre les coudes. Elle ne vous fera pas interrompre votre conversation ; vous lui tendrez distraitement votre audioguide, parfois agrémenté d'un retour sur l'exposition, critique adressée tout naturellement puisqu'elle est de la maison, elle est la maison. Dans le meilleur des cas, vous lui adresserez une parole originale et amusante dans l'espoir de déclencher un sourire, un rire. Vous l'attendrez, ce rire, car c'est un acquiescement qu'elle se doit d'émettre, contrairement à vos proches, lassés et habitués de, vos plaisanteries qui n'agissent plus depuis longtemps. Elle l'émettra par politesse ce rire, bien sûr, mais ce n'est pas grave, car après, vous vous sentirez mieux : vous savez encore faire rire.

Mais elle, elle sait ; elle est le décor et l'envers du décor, le visiteur et l'employé. Elle est. Indépendamment du musée, au-delà du musée. Ne la sous-estimez pas.

Chloé de La Barre

Voyage en terre pénitentiaire

De l'aller simple qui garantirait un nouveau départ

On croit se faire tromper par le temps, mais le temps est innocent. Nous sommes victimes des murs aveugles imposants. Victimes du dépouillement à l'entrée. Je ne vais pas me plaindre, moi, je la connais l'heure du départ. Les autres, ils ne la connaissent pas. Le départ les esquivent à chaque fois, sourire en coin.

Jusqu'au jour où. Mais ce sont alors des départs sans lendemain. Éclipse du passé, présent infertile, futur méprisant. Et des départs inopinés, parfois. Fruits de circonstances heureuses à leurs égards. Des fuites en apparence hasardeuses. Mais rêvées des milliers de nuits, dans des sommeils agités. Sous des milliers de paupières. Sous des milliers de crânes. Environ... 78 708.

« La société porte sur ses épaules la responsabilité. »

78 708, comme le nombre de ces ombres qui hantent nos prisons. Ces ombres immobiles que nous frôlons chaque jour dans nos courses effrénées, que nous ne voyons pas. Pourtant si proches dans l'espace. Mais il est leur bourreau et notre libérateur. Pourtant si proches, dans nos rapports désespérés au temps. Un temps maudit, car il menace la vie. Mais lorsqu'il fait défiler les secondes, c'est toujours plus, ou toujours moins. Alors, de part et d'autre des murs, c'est comme si nous ne vivions pas dans un même temps. Nos rapports au temps et à l'espace nous rendent captifs de prismes de la perception au seul sein desquels nous évoluons. Prisme où nous nous complaisons toutefois, en dehors des murs. Alors surtout, ne pas le briser. Jusqu'au jour où...

La première fois que je suis entrée dans une prison, c'était cet hiver. De longues peines.

Sciences Peaux

Quand l'épiderme s'en mêle

Dès les résultats d'admission, les OA revêtent la peau de première année (élève de première année... du Collège Universitaire de Sciences Po, ndr) avec fierté, sans la moindre hésitation. Une peau aussi précieuse que la cape d'Harry Potter ou que les mille visages du Dieu multiface. Mais comme toute peau qui ouvre le champ des possibles, elle peut devenir peau de chagrin. La greffe ne prend que si on l'accepte intégralement. Il n'y a pas de compromis avec elle. Pour que la peau adhère à celui qui la porte, il est nécessaire d'apprendre et de comprendre d'abord tous les codes qui régissent la vie à Sciences Po. L'intégration à l'école se fait par l'abandon de nos anciennes habitudes afin de réapprendre un langage conforme. Il est fréquent, par exemple, d'exclure un ami non sciencespiste en déblatérant sur les « eurafs » (élèves du programme Europe-Afrique, ndr), les « bicus » (élèves en double cursus à Sciences Po et à l'université, ndr) ou le « 13U » (un des locaux de Sciences Po situé au 13, rue de l'Université, ndr). Ce fait sociologique n'est pas uniquement propre à Sciences Po, puisqu'on remarque des processus d'intégration similaires dans les groupes sociaux où les rites d'une classe permettent l'exclusion d'une autre, ou bien dans les milieux avec une identité très forte comme les classes préparatoires. Mais ce qui est frappant, c'est de faire l'expérience de ce changement de peau. Pour que la fameuse greffe fonctionne, il faut d'abord feindre l'intégration car au début, personne ne saisit vraiment la peau. Elle se desquame parfois lorsque nous tentons de comprendre la méthode de travail, de dresser un tableau clair de la hiérarchie à Sciences Po et de savoir quelle association possède quelle influence. Lorsque je discute avec Léa, une peau toute neuve qui va rentrer à Sciences Po à la rentrée prochaine, je m'aperçois qu'elle parle des événements et des associations comme si elle les connaissait déjà. Ce n'est pas le cas, mais manier les termes lui permet d'entrer dans la première phase d'intégration.

Le risque, si nous ne jouons pas le jeu du déguisement, est que la peau se transforme en une carapace



A-Block à Alcatraz

gère *a priori*, j'ai été frappée. Frappée par la vie, la vie semblable à la nôtre, dehors. Les mêmes regards, les mêmes gestes des mains. Le sang sur les mains ne se voit pas. Honteusement, j'ai été frappée par la richesse de leurs réflexions, que ne parvenaient pas à masquer leurs lacunes orthographiques ou grammaticales... Et c'est le plus triste. Les détenus ne sont pas des bêtes assoiffées de sang dont nous fait montre le cinéma. Alors je n'ai pas peur. Pas peur des heures seule avec eux, chaque semaine. C'est même un moment de rupture. On a enfin le temps. Le temps de parler, de comprendre.

Alors, je veux témoigner. Oui, la prison est une institution totale. J'y retrouve la violence de l'asile, pour y avoir travaillé auparavant. Ce ne sont plus



Crit 2011

dont nous devenons dès lors incapables de nous défaire, et qui empêche l'évolution, tant scolaire que sociale, au sein de l'école. Cela est difficile, parce que l'intégration est souvent douloureuse. La face que nous montrons, celle d'un sciencespiste sûr de ce qu'il fait et de ce pour quoi il s'engage, ne signifie pas pour autant qu'il y a une entière adéquation entre ce que nous espérons et ce que nous vivons vraiment. Comme Léa aujourd'hui, n'importe quel élève admis à Sciences Po foule le sol de la Péniche (le hall de Sciences Po dont le banc central ressemble à une Péniche, ndr) pour la première fois en étant rempli d'illusions, illusion probablement suscitée par l'entrée sur concours. Nous avons besoin d'idéalisation et de rêve pour ne pas nous décourager tout au long des différentes étapes du concours et garder la plus grande motivation possible. Je me suis souvenue, en parlant avec elle, à quel point, à la veille d'entrer à Sciences Po, nous nous sentions humbles et illégitimes dans nos critiques face au



San Francisco, USA

crimes, et des peines. Et il y a la rupture, encore dans la double temporalité. Il y a ceux dont les arrivées ont des départs, et les autres. Ceux pour qui la rupture avec le monde extérieur est ponctuelle, ceux pour lesquels elle est continue. Ceux qui sont libres et les autres. Ceux qui savent, possèdent le monopole de l'information et de l'autorité, et les autres. Ceux qui vivent chaque seconde, et les autres, condamnés à l'errance en dehors du temps. Les oppresseurs et les opprimés ? Si c'était si simple... Tous victimes de l'institution, confinés à des rôles qui les identifient dans la différence avec l'autre. Condamnés ainsi chez les détenus toute potentielle rupture avec leur identité de criminels. Identité revendiquée, lorsqu'ils se révèlent à nous comme un seul nom, celui d'un crime. L'asile de Goffman est pérenne,

traversant les décennies sans perdre en substance ; la souffrance des détenus l'est aussi. Une atmosphère de violence, de mort, contre soi et tous les autres, et un perpétuel marasme pestilentiel.

Je témoigne, c'est le rôle du Genepiste. (« *Le Genepi est une association étudiante d'éducation populaire qui œuvre au décloisonnement des institutions carcérales par la circulation des savoirs entre les personnes incarcérées, le public extérieur et ses bénévoles.* ») Passe-muraille, dit-on, source de lumière dedans, témoin de l'obscurité dehors. Ne pas se méprendre. Je ne clame pas l'idéalisation du détenu et la condamnation sans appel de la société. Mais je témoigne seulement de l'humanité imparfaite mais manifeste, de part et d'autre. Parce que la société porte sur ses épaules la responsabilité de chaque instant de souffrance, de chaque suicide en détention.

« La société porte sur ses épaules la responsabilité de chaque instant de souffrance en détention. »

Argument d'autorité avec Foucault (*Surveiller et punir*) : lorsqu'on proclame éducative la fonction première de la prison, c'est en toute conscience de la violence qui lui est inhérente. Douce hypocrisie de ceux qui osent avec certitude et suffisance. Osent prétendre que la violence guérit de la violence. Que la violence fait vivre et ne tue pas. Osent croire que la prison française n'est pas qu'un paravent à l'échafaud.

Dès lors, oser se forger une opinion. C'en devient un impératif moral. Si naïvement, j'ose croire qu'en démocratie les opinions peuvent sauver des vies. Puissent un jour nos actions en être les témoignages. Je ne me prétends pas prophète. Si ma parole ne suffit pas, si vous devez voir pour croire, venez. Venez et voyez.

Morgann Barbara Pernot



Sciences Po

bastion que constitue l'école. Pire encore, nous ne lui trouvons aucun défaut. Là aussi la peau se métamorphose : après quelques mois, nous nous apercevons que la méthode d'enseignement est décevante. Le terme « Sciences Pipo » est galvaudé, parce qu'il constitue la critique principale que l'on accorde à l'école, mais il exprime bien le fait que nous sommes des amateurs, des touche-à-tout qui peuvent parler de sujets variés mais qui, une fois la chair dévoilée, ne révèlent aucune ossature. Un regret qui transpire à travers mon ancienne peau de littéraire est que la philosophie ne soit pas enseignée comme matière fondamentale en première année à Sciences Po. Cette pratique semble justifiée au sein de l'école, notamment par Taine, qui préféra la modération des idées concrètes à l'emportement que pouvaient susciter, lorsqu'elles étaient mal utilisées, les idées abstraites. Mais j'ai souvent le sentiment que cela fait défaut à notre réflexion.

Toujours est-il que cela met en évidence le tout premier choix de peau que nous avons réalisé. Il est

impossible d'être un caméléon sans cesse et nous savions que nous allions renoncer à des enseignements comme à des méthodes de travail. L'école permet cependant l'entrée dans un microcosme unique en son genre. Elle reproduit en miniature des thèmes de notre société. Le CRIT (diminutif de Criterium qui est une compétition sportive se tenant généralement tous les ans et durant laquelle s'affrontent tous les IEP de France dans différents sports, ndr) a l'ampleur de Jeux olympiques, les syndicats qui se déchirent à la Péniche ont la même hargne que ces politiciens du journal de 20h et les associations se dotent parfois d'une organisation digne des grandes entreprises. De même que, selon l'idée de Taine, nous étudions la science politique et non la philosophie afin d'envisager le monde tel qu'il est et non pas tel qu'il devrait être, la vie associative permet d'acquérir des connaissances pratiques d'organisation indispensables à la vie active. Avant d'entrer à Sciences Po, je n'avais pas compris l'importance de cette dernière. Pourtant, elle permet à notre mue naïve et unique de première année de tomber pour laisser place à une peau plus mure, compatible avec la multitude d'épidermes des étudiants. Ce que nous abandonnons en entrant à Sciences Po ne sont finalement pas nos peaux de OA mais plutôt toute la mystification dont nous entourons l'école, qui fonctionne car nous y apportons chacun nos particularismes.

« Il faut d'abord feindre l'intégration. »

Sciences Po nous est tous apparu comme un aboutissement, l'achèvement d'un travail difficile. Or, c'est tout le contraire. Il constitue une remise en question de notre manière de travailler, de nous orienter, de créer.

Parce que Sciences Po est un microcosme, il a besoin de s'enrichir de l'extérieur afin de, lui aussi, évoluer sans cesse. Il est donc essentiel de garder toujours vos bonnes vieilles peaux.

Lucie Truchetet

Au revoir Sorbonne...

Histoire d'une bi-cursus en hors-piste.



Août 2014, départ du « double-cursus philo-sciences po ». Devenir une SPIV (Sciences Po - Paris IV), vivre une année intense, un pied rue Saint Guillaume et l'autre à Clignancourt. Équilibre précaire... Arrivée à l'aube de ma deuxième année, je fis le choix de poursuivre ma route avec Sciences Po et d'arrêter la philosophie.

Les premiers symptômes arrivèrent au cours du second semestre : perte d'appétit philosophique, indigestion de Platon, durant laquelle même ses lits d'artisan, de peintre ou de créateur ne m'aidaient pas à trouver le repos.

« Le remède fut donc d'arrêter le bi-cursus. »

Ce n'était pas la piqûre d'une torpille. Ou peut-être en était-ce une, car si Socrate posait tant de questions pour vous mener dans une aporie, j'étais dans cet état concernant mon désir de poursuivre la philosophie en deuxième année. Par ce doute quasi paralysant, je réalisai peu à peu mon désir d'arrêter le bi-cursus. Non par manque d'intérêt, mais par difficulté d'accorder les deux parcours. Le temps que je pouvais consacrer à la philosophie la rendait fade et Sciences Po, chronophage, provoquait un déséquilibre dans l'équation de réaction philo-sciences po. La maladie philosophale fit surface. Je pris progressivement conscience que les cours de Sciences Po me captivaient, mais qu'absorbée par ce rythme soutenu, ma curiosité s'esoufflait. Ce diagnostic fut d'abord difficile à admettre mais je crois bien que le temps, l'expression et la réflexion sont de bons médecins de l'esprit. Le remède fut donc d'arrêter le bi-cursus.

Mais est-ce un arrêt ? Plutôt une bifurcation, un tremplin qui me permet de comprendre que je ne me projetais pas en master de philosophie. Bien que j'arrête le bi-cursus, cette année m'a donné des clés pour apprivoiser les philosophes et de l'intérêt pour les lire. Ils ne seront jamais très loin de ma table de chevet... Sans oublier les belles rencontres et amitiés, au delà du bi-cursus, qui ont ponctué et égayé cette année passée.

Je préfère prendre cette direction maintenant, plutôt que de m'ent-

ter à poursuivre, claudiquant sur ce chemin ou par utilitarisme, une double licence. M'apercevoir que le bi-cursus m'avait bien plus dévorée que je ne l'avais dégustée, oser être honnête avec moi-même et arrêter avant de ne plus aimer la philosophie s'avère être un choix de lucidité.

« *Penser c'est dire non* », dit Alain. C'était mon premier devoir de philosophie en terminale. C'est ce que j'ai choisi ici. Ce « non », fertile, traduit aussi ma volonté d'être plus pragmatique. Sortir un peu des livres et se confronter au réel me semble indispensable. Non pour « saisir les clés de compréhension de la complexité du monde contemporain dans le contexte de mondialisation »... mais simplement pour dépasser le cadre théorique et parvenir à faire des liens entre les matières, à travers l'actualité et les actions associatives.

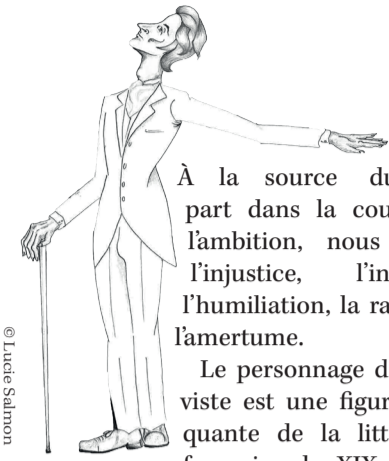
En définitive, je vois dans cet arrêt une ouverture plus qu'un retrait. Je prévois également de participer à davantage de conférences et à la vie associative, comme témoignages concrets du présent. En effet, le compte à rebours pour la Conférence de Paris en 2015 sur le climat (COP 21) a commencé, et je souhaite participer aux actions menées avec l'équipe de Sciences Po Environnement contre la fièvre climatique. J'espère ainsi contribuer au « *Penser local, agir global* » à la recherche d'alternatives écologiques, entre le comité du campus vert, la sensibilisation étudiante, les triplétades de cuisine (les triplétades de cuisine sont l'occasion d'un défi culinaire en première année à Sciences Po, autour de produits bio ou de saison, ndr), vide dressing, la collaboration avec l'association « *Respire* » ou encore la promotion de la bicyclette... Tant de projets qui foisonnent ! Prendre le temps de construire mon projet de troisième année à l'étranger, poursuivre la musique, accompagner des étudiants internationaux... Ces ouvertures artistiques et humaines donneront encore plus de goût et d'élan à cette deuxième année en puissance.

C'est ainsi qu'un an après mon arrivée dans le monde étudiant, je comprends d'autant plus l'importance de considérer les études non comme une course, mais comme un chemin sinueux, où les lignes de départ et d'arrivée peuvent se croiser.

Bérengère Angot

Que suis-je devenu ?

Figures d'arrivistes : ces hommes qui transitent sans fin



À la source du départ dans la course de l'ambition, nous avons l'injustice, l'inégalité, l'humiliation, la rancœur, l'amertume.

Le personnage de l'arriviste est une figure marquante de la littérature française du XIXe siècle.

Né avant même que le terme ne soit forgé en 1893, on le fait apparaître en France avec la Restauration. Esprit d'une époque, et même des époques qui vont parsemer le « long XIXe siècle », il se caractérise par différents critères : mâle, majoritairement citadin (et même parisien), sa jeunesse et son origine modeste induisent son inexpérience (ainsi que son charisme et sa fougue) ; son absence de valeur s'explique par sa volonté de se venger sur le monde, sur ce beau monde dont il ne fait pas lui-même partie. L'arriviste est injuste, car le monde a été injuste envers lui. Il n'a aucune pitié pour les privilégiés à l'origine de son malheur ; il conserve du dédain pour ses parents, soumis à cet ordre des choses.

L'arriviste, victime d'une inégalité sociale, part en effet toujours avec un retard dans la course au succès que son ambition invétérée doit compenser et que son ressentiment alimente. Exploitant la logique malsaine de tromperies des milieux dans lesquels il évolue, il se montre sans pitié et sans état d'âme face à cette élite d'héritiers qu'il abhorre.

Il aime le pouvoir. C'est sa médaille, et c'est son épée : ici, point de revers ni

de double-tranchant pour cet homme qui n'a que faire des compliments. Qu'ils viennent d'en haut, et donc d'un monde qui ne peut comprendre son courage ; ou d'en bas, et donc d'un monde qu'il méprise et duquel il veut couper les liens. C'est un homme condamné à la solitude. Ancien pauvre dans un monde de riches, nouveau riche dans un monde de pauvres. C'est un homme triste aussi. Son ambition, c'est d'abord celle de chercher le bonheur en s'extirpant d'un milieu honni. Dans l'ascension, il se durcit, contre les autres, contre lui-même.

Dans ce nom d'« arriviste », on voit bien la place de l'arrivée comme but en soi ; ici, réussir dans la société. Mais pour parvenir à cette fin, l'arriviste doit faire tout le trajet le menant d'un point A de départ au point B d'arrivée : c'est ce mouvement qu'induit le -isme de l'arrivisme, et que nous décrivons trois grandes œuvres, qui se concentrent sur trois périodes distinctes, ayant chacune ses personnages emblématiques : Julien Sorel dans *Le Rouge et le Noir*, Sénécal, Deslauriers et Hussonnet dans *L'Education sentimentale*, et Georges Duroy dans *Bel-Ami*.

Enfin arrivé (mais où ?), il est trop tard pour se rendre compte de l'inconséquence de son parcours. De l'inutilité de son trajet. Et de se demander, pourquoi ? Avoir abandonné ses anciens amis, sa famille, en raison d'une origine honteuse, pour un nouveau milieu auquel il ne peut s'identifier, dont il ne pourra jamais faire réellement partie, que ce soit aux vues des autres ou de lui-même. S'il tire du plaisir enfin, il est vite estompé, par un désir à jamais renouvelé. Ultime carapace pour ne pas se poser cette question : où suis-je ? Et pire encore, qui suis-je ? Que suis-je devenu ?

Finalement, l'arriviste n'est jamais arri-

vé : il s'éloigne toujours de ce qu'il venait chercher.

Véritables reflets d'époques changeantes et tourmentées, ces différentes figures symbolisent à merveille l'esprit qu'ont su capter leurs auteurs. Ils nous font comprendre ce qui représente la rupture la plus obscène entre le monde ancien et moderne : l'ambition, dans son pendant le plus abject. La méritocratie, dans son approche la plus infecte.

« À la source de la course à l'ambition, nous avons l'injustice, l'inégalité, l'humiliation, la rancœur, l'amertume. »

Tous ces arrivistes, ne sont-ils pas en effet le résultat vicié d'une société qui promet le succès et dévalorise l'humanité, mais aussi qui institutionnalise une inégalité féconde en ressentiments ? Qui, à l'opposé, fonctionne sur la reproduction d'une élite dont l'incompétence et l'injustice, dans la possession, dans la position, ne peut qu'expliquer de tels individus ? De tels monstres ? Ces visages d'arrivistes, on les retrouve toujours de nos jours : que ce soit les inquisiteurs de l'ordre PCFistes face au mouvement étudiant de Mai 68, ou les médias que nous subissons toujours, et pour lesquels l'intérêt, qui décline continuellement, est peut-être la juste sentence d'un ras-le-bol de la médiocrité. Ils ne sont que le reflet de notre société qui valorise leur succès. Qui ne donne à voir et à espérer, pour que les pires départs donnent les meilleures arrivées, que la fin justifie les moyens.

Louis Barchon

Liszt, l'impressionniste déraciné

« Mon piano, c'est pour moi ce qu'est au marin sa frégate [...] plus encore, c'est ma parole, c'est ma vie. » (F. Liszt)



Détail d'une lithographie de F. Liszt par Josef Kriehuber en 1838

Si l'œuvre composée par Paganini va de morceau de bravoure en pièce de virtuosité, celle de Liszt est un immense voyage mystique dont la virtuosité n'est que le port d'attache.

Ce port d'attache, Liszt y largue les amarres en 1830, alors qu'il n'a pas encore vingt ans. Tout comme Chopin, d'un an son aîné, lui aussi jeune pianiste est-européen émigré en France, c'est l'époque où, ayant atteint un niveau technique déjà retentissant, il commence à élargir le champ de son art. Il vit alors à Paris, où il compose quand les cours de piano qu'il donne lui en laissent le temps. Ses œuvres de cette époque sont les plus abouties techniquement. Il y déploie une ingéniosité technique fabuleuse ; c'est l'époque des *Études d'exécution transcendante*, sommet inégalé de difficulté, et des *Études d'après Paganini*, dans lesquelles il s'évertue à transposer pour le piano les difficultés que son idole avait écrites pour le violon, les rendant encore plus diaboliques.

Il se lasse rapidement de sa vie de professeur de piano parisien et broie du noir dans son appartement étriqué. On dit que c'est lors de la révolution de Juillet qu'il sort de sa torpeur. Lui qui a passé son enfance

à voyager en Europe comme l'enfant prodige dont rêvait son père, se déracine une nouvelle fois pour partir à Genève, où il ne restera que peu de temps : c'est autour de 1837 qu'il débute sa carrière de concertiste virtuose, parcourant l'Europe de cours en salons.

C'est à partir de cette période que tout chez Liszt devient un déracinement perpétuel. Ses voyages sont le lit des méandres de sa vie sentimentale et spirituelle. Autant que par son art, sa vie est réglée par les secousses de ses ménages successifs, ses maîtresses et ses lectures. Il se nourrit de Locke, de Platon ou de Chateaubriand, et étudie la Bible avec passion. Lorsqu'il décide vers 1848, poussé par sa maîtresse la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein, de se tourner presque exclusivement vers la composition, c'est dans le déracinement qu'il trouve son inspiration. Il lui faut élargir tous ses horizons, ne plus rester cantonné au terrain connu. La virtuosité dont il faisait commerce devient alors le socle de sa nouvelle sensibilité.

Les pièces qu'il compose alors cèdent en virtuosité ce qu'elles gagnent en poésie. *Les Années de pèlerinage*, où figurent des pièces aussi poétiques que les *Jeux d'eau à la villa d'Este* (1877) ou *Les cloches de Genève* (1855), échappent dans leur forme à tout cadre théorique, tout comme les œuvres pour orchestre qu'il commence à composer à cette époque. C'est à partir du déracinement de Genève et de son voyage à Kiev – où il rencontre Carolyne – qu'il parvient à écrire sa musique la plus *transcendante*, bien plus transcendante que ses *Études* de jeunesse, écrites à quinze ans.

Il cherche dès lors à élargir sans relâche le langage de son instrument : ce n'est

qu'au XXe siècle que la critique lui attribue la paternité de l'impressionnisme en musique, écriture musicale comme évocation d'un sentiment poétique, ou du « piano littéraire ». Par les libertés déconcertantes qu'il prend avec le rythme et les tonalités, il préfigure déjà la musique du début du XXe siècle, celle de Schönberg et de ses disciples à Vienne ou celle de Debussy. Tout, dans la musique que Liszt compose à partir des années 1830-1840, semble suivre des directions imprimées par des élans mystiques du compositeur, élans qui jamais ne se fixent dans une forme ; comme si le départ qu'il avait pris, se détachant de la virtuosité pure, ne trouvait jamais son point d'arrivée ; comme si la musique de Liszt était un voyage perpétuel, sans destination. Liszt n'est pas seulement un voyageur errant : lui qui chercha toujours une profondeur spirituelle dans sa musique et dans sa vie, jusqu'à rentrer dans l'ordre des franciscains ; il est le pèlerin qui jamais n'a connu son but.

Etienne Rabotin

Écoutez du Liszt, c'est bien bien bien !

- ▶ BERMAN, Lazar : *Années de pèlerinage* (I, II et surtout III !!), 3 CDs, Deutsche Grammophon : La version de référence, rééd. 2002
- ▶ BOLET, Jorge : *Études d'exécution transcendante*, Decca, 1985
- ▶ LUGANSKY, Nikolai : *Liszt*, Naïve, 2011 : une fantastique anthologie d'œuvres pour piano de Liszt

La maladie de la parole

d'Augustin Langlade

Être malade d'expression, c'est d'emblée déterminer un remède. Un remède qui est au corps comme il est à l'esprit, pour peu que l'on conçoive comment l'esprit déteint sur le corps. Il vous est arrivé un jour où, le cœur et la découverte à la gorge, quelqu'un vous a tendu la première ligne. Ce n'était pas vous, c'était d'autres – c'était autre chose, mais le germe a pris. Maintenant, vous êtes dépendant d'écriture. Notre premier cancer à nous, c'est celui-là, c'est d'écrire. Ce que ce journal tout parcouru d'éphémère a d'ambition, c'est de vous y faire naître votre premier nœud. Nous voulons vous offrir avec humilité la première plage libre, libre, votre premier porte-voix. Nous voulons, en exploitant leurs moyens et leur environnement, nous dérober aux voluptés du commerce – nous voulons la nouveauté : le commerce, d'où ce journal ; le nouveau, d'où la qualité.

On trouve, comme l'énonçait Michel Foucault dans *L'Ordre du discours*, des systèmes d'exclusions à travers la parole. Sans cesse, lorsqu'il faut écrire, sans cesse notre acte est cerné d'interdits. Quand l'université cherche sa discipline et ses preuves, quand elle s'impose par catégories, c'est nous tous qui sommes sous ses lois. Le travail, qui ne se développe que par cloisons, nous rectifie intempestivement selon les règles de ce jeu volontaire. Les genres eux-mêmes, de la poésie à la prose journalistique, mettent au pas le discours en construisant des attentes, toujours plus despotiques pour nous, nous qui cherchons à écrire. Ainsi, tandis que nous croyons mener le train des lignes, c'est le lecteur qui tient la baguette.

Ici pourtant, nous savons qu'il est aisé de lire, alors qu'écrire est difficile, comme il est plus plaisant d'être juge que jugé. Ici, nous ne sommes d'aucun ordre, d'aucun parti et d'aucun éditeur. Cet univers blanc que nous voulons créer ensemble est entièrement dédié à la parole. Il n'est pas nécessaire de s'y octroyer la vérité ou de s'y soustraire à la folie. La seule contrainte repose dans la qualité de vos discours. Ici, on a le droit de dire, amenez votre langue : nous avons droit d'employer tous les mots, nous pensons libres ; aucun style n'est fait reliquat – l'humour, l'idée neuve ou brute, brutale même, amenez-les. Notre feuillet n'est d'aucune censure.

Nous voulons, pour irriguer nos colonnes, une pensée, grande et profonde, d'électrochoc : trop hauts ou trop bas qu'on en discute, qu'on se moque de nos mécanismes ! La qualité de la parole la sauvera de toutes ses faces inachevées. Si vous percevez la plainte d'une institution, le frémissement d'un code, si l'ombre de vos mots vous effraie, si vous croyez encore que votre pensée possède son mérite ou sa noblesse, et même s'il n'en est rien, c'est qu'il est légitime qu'elle soit entendue. Vous n'êtes pas les touristes de ces pages. Parfois, il manque simplement de faire le vœu de. *Plonger dans l'inconnu pour trouver du nouveau* ; car l'arrivée d'une idée neuve est déjà un départ.

Suivez-nous !

Retrouvez-nous sur www.lagazelle.net

Vous pouvez nous contacter à l'adresse email : redaction@lagazelle.net

www.facebook.com/journal.lagazelle

@GazelleinterU

Crédits

Directeur	Mario Ranieri Martinotti
Rédacteur en chef	Augustin Langlade
Directeur artistique	Thibaud Klein
Responsables des rubriques	Arnaud Miranda, Archad Jahangir, Etienne Rabotin, Chloé de la Barre
Dessins	Morgann Pernot, Leila Tnitani, Lucie Salmon, Cléo Schwinderhammer
Photographies	Anders Hansson, Roman Cadre
Relecture	Alice Bérout
Rédacteurs	Michail Schwartz, Maud Barret, Berteloni, Sydney Heersink, Joachim Imad, Ludovic Villos, Thomas Lefebvre, Ninnog Louis, Lucie Sénéchal, Lucie Truchetet, Morgann Barbara Pernot, Bérénegère Angot, Louis Barchon